

## Le portrait du soldat Albert Dadure

Un « poilu » de 20 ans, cultivateur à Fontenay-sur-Mer, a été retrouvé en juillet dans une ancienne tranchée de 1914, sur la ligne de front de la Marne (lire *La Presse de la Manche* des 13 et 14 août). Aujourd'hui, grâce à des membres de sa famille, nous connaissons les traits du jeune homme « mort pour la France ».

Grâce à un lecteur de *La Presse de la Manche*, Paul Le Goupil, de Valcanville, nous avons obtenu le portrait d'Albert Dadure, le jeune soldat tué dans une tranchée le 7 février 1915 face aux Allemands repliés sur la colline de Massiges (51), après la première bataille de la Marne.

Paul Le Goupil, qui a connu l'autre guerre, jeune résistant arrêté le 13 avril 1943 et déporté à Auschwitz, habitant de Valcanville depuis 1950, date à laquelle il y a été nommé instituteur, est parent par alliance du soldat Albert Dadure. « J'ai connu trois sœurs Dadure, écrit-il : Marie, ma grand-tante, mariée à Auguste Le Goupil ; Augustine, la mère d'Albert ; et Alphonsine, mariée à François Galopin, petit cultivateur habitant avec sa femme et Augustine Dadure une petite ferme près de la bascule de Fontenay. Il y avait deux autres Dadure, une fille mariée à un Regnault et habitant la région parisienne, et un Émile Dadure habitant avec son fils Henri à Saint-Floxel. »

Albert Dadure demeurait donc sur cette ferme avec sa mère, son oncle François Galopin et sa tante Alphonsine. Il travaillait sur cette ferme, ce qui explique que, sur sa fiche signalétique, il est qualifié de « cultivateur ». Habitant à Fontenay, il est logique que son nom figure sur le monument aux Morts de la commune.

### ■ Les dernières lettres d'Albert

C'est la sœur de Paul Le Goupil qui a découvert les dernières lettres d'Albert. Voici dans quelles circonstances : « Il y a quelques années, écrit-elle, j'ai perdu un cousin germain (Jean Moulin, de La Jacqueminerie à Saint-Floxel), duquel j'étais héritière. Je suis allée sur place et dans un grenier j'ai trouvé quelques lettres. Comme je faisais de la généalogie, j'ai pensé qu'elles pouvaient être intéressantes. J'ai découvert que ces lettres avaient été écrites par un soldat à son oncle et sa tante. Cet oncle était le frère de ma grand-mère, Auguste Le Goupil, marié avec Marie



Albert Joseph Hyacinthe Dadure, né le 2 avril 1894 à Audouville-la-Hubert, 1,74 m, cheveux châtain, yeux gris, visage ovale, front moyen, nez rectiligne.

Dadure. » C'est ainsi que les deux dernières lettres du soldat Albert Dadure sont désormais connues, la dernière étant du 1<sup>er</sup> février 1915.

Dans ses lettres, Albert Dadure écrit comme il parle. « En bon Normand, commente la

sœur de Paul le Goupil, il parlait patois et dit "je somme" pour "je suis", "j'étais" pour "j'étais", etc., mais ce qui est le plus intéressant c'est ce dont il parle à propos des tranchées et de ses positions... »



Albert Dadure (le deuxième à partir de la droite), à son oncle et sa tante à Fontenay-sur-Mer, de Montrouge près de Paris le 8 novembre 1914 : « La photo n'est pas très bien car je nous sommes faits tirer dans la cour de l'école et je sommes trop sombres... Enfin, vous en excuserez. Si il y avait moyen de sortir dans Paris, je me serrais fait tirer seul, mais il n'y a pas moyen. »

## Un Normand dans les tranchées

« Ce qui est le plus intéressant, c'est ce dont Albert Dadure parle à propos des tranchées et de ses positions », explique celle qui avait découvert les lettres du soldat à son oncle et sa tante. En voici quelques extraits.

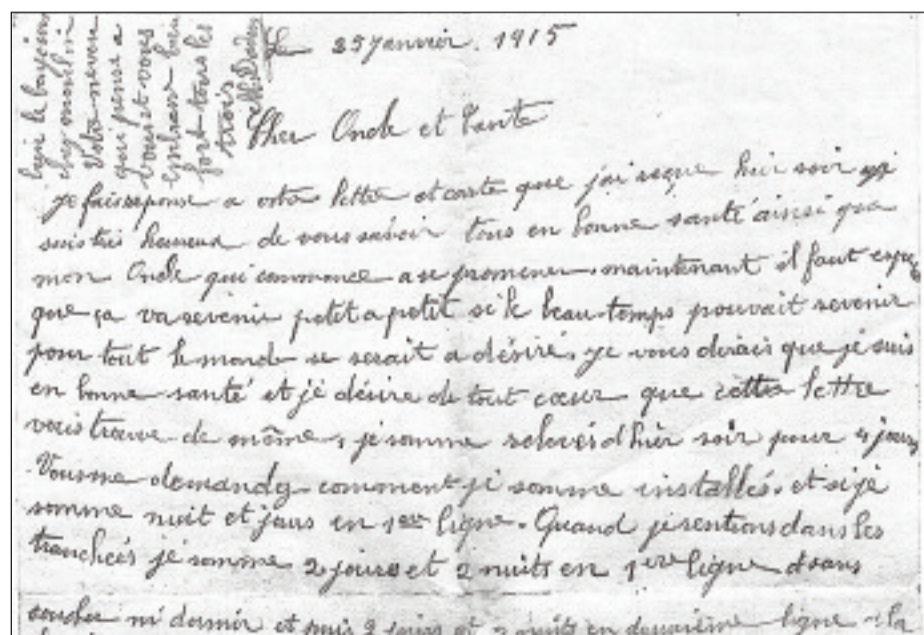
### • Le 8 novembre 1914, à Montrouge, avant les combats :

« Tu me parles de me nantir de lainages en cas si j'allais partir. J'ai tout ce qu'il me faut, camisole, ceinture de flanelle. Puis je somme habillés à neuf de jeudi dernier. J'avons passé la revue du Général vendredi... Il a dit seulement que c'était dommage d'envoyer des jeunes comme cela se faire tuer... Enfin, tout le monde n'y meurt pas, il faut avoir confiance à quelque chose. »

### • Le 25 janvier 1915, relevé d'une tranchée pour quatre jours :

« Vous me demandez comment je somme installés et si je somme nuit et jour en 1<sup>re</sup> ligne. Quand je rentrons dans les tranchées, je somme deux jours et deux nuits en 1<sup>re</sup> ligne et sans coucher ni dormir, et puis deux jours et deux nuits en deuxième ligne à la lisière d'un bois. Là, la nuit, on se repose un peu. On prend la faction de sentinelle que trois heures par nuit... Ça peut encore aller. Pendant qu'une section veille, les autres coupent du bois pour faire des cabanes. On appelle ça des guitoûnes : pour se mettre à l'abri, mais il y en a où il pleut autant comme dehors ! Quand les bôches canardent le bois, on se cache dedans. »

« Les deux premiers jours en première ligne, (les bôches) ont bombardé toute une journée. Il y a eu un tué de la classe 14 et quatre anciens de blessés dont un sergent-chef qui a eu le bras emporté. C'est cela qu'est le plus triste, d'avoir un membre en moins. Ils ont tellement bien repéré qu'ils tapent presque tous leurs coups dans les tran-



Le début de la lettre d'Albert Dadure à son oncle et sa tante Le Goupil, datée du 25 janvier 1915.

chées. Ils n'en manquent pas beaucoup. Heureusement que tous leurs coups n'éclatent pas. Le chef a même dit que maintenant que (les tranchées) sont repérées, il faudra en faire une autre à côté.

Je vous promets que ces deux jours-là, on ne graisse pas. Depuis le matin jusqu'au soir et même la nuit ils envoient des marmites et des (shrapnells). Ça fait des trous où on pourrait enfouir un cheval, la terre qui vous vole par la tête. Je vous promets qu'on ne fait pas le fier... Enfin, vivement que tout cela finisse, surtout dans la saison qu'on est. »

### • Le 1<sup>er</sup> février 1915, dans la tranchée :

« Je somme sur le bord de la Marne, mais je vous promets que c'est moche. Je

somme à 25 ou 30 mètres à peine des Bôches, vous voyez qu'il ne faut pas qu'ils fassent un long bond pour venir nous trouver. On les entend parler. Il y a même des moments qu'ils envoient des pierres... Mais par moments, ils nous en font voir de drôles. Ils ont encore inventé un nouveau truc pour démolir les tranchées. Ça a la forme d'un projectile. Où ça tombe, la tranchée s'écroule. Il y en a tous les jours de pris dessus. Et combien de tués par les obus. Je vous promets qu'il n'y fait pas bon. Voilà cinq jours qu'on est en toute première ligne, ça ne peut pas être plus près. Il y a des places que la terre qui est devant les tranchées et la leur se touchent. Il y a des fils de fer en avant : on fait des piquets et on les met en X entortillés de ronce artificielle,

puis on les jette de dedans la tranchée. Si vous vouliez monter, on n'y serait pas longtemps. »

« Cinq jours nuit et jour sans dormir, je vous promets que c'est dur. Hier soir, quand on s'est couchés, on était raides comme un bâton. Et puis, dans la boue... Maintenant, c'est de la neige tous les jours... Je ne sais pas comment on n'attrape pas plus de mal et comment qu'on peut résister mal nourris, mangeant froid, même pas d'eau à boire. Les deux premiers jours, il y en avait qui mettaient même de la glace à fondre, ou qui la suçaient. On a de la fièvre ; ce n'est pas drôle d'avoir toujours les pieds froids. »

Albert Dadure a été tué le 7 février 1915.